

LA PEDAGOGIE FREINET VINGT-QUATRE HEURES SUR VINGT-QUATRE

Christian POSLANIEC

— *Réformiste ! Pédago... (suffixe en isme sous-entendu).*
— *Ho ! Doucement M^ossieur le gôchiste ! A ce débat-là, on s'y laisse plus prendre. Tu parles qu'on a l'habitude, depuis le temps qu'on fait des trucs dans les classes alors que d'autres font des discours après la classe ! Alors résumons. Réformiste ? Freinet fut sans doute l'un des premiers, en France, à dénoncer l'école comme appareil d'Etat, dans les années 30 : « Nous ne devons pas sacrifier davantage à un régime d'exploitation pour lequel l'enseignement du premier degré n'est qu'un pré-apprentissage des formes modernes de travail capitaliste (...) » En outre, non seulement on n'a jamais dit ou pensé que la société serait transformée par l'école mais déjà, Freinet, en 1930 écrivait : « Tant que les causes de cette infériorité d'une classe n'auront pas disparu — et elles ne peuvent ni disparaître ni s'atténuer en régime capitaliste quelles que soient les initiatives humanitaires qui voudraient y pallier — l'école nouvelle populaire sera toujours impossible... »*

— *Pédago ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Après l'école, on milite aussi, du moins la plupart d'entre nous.*

— *C'est quoi militer ?*

— *Ben, aller en réunion, discuter, rédiger des tracts, intervenir pour soutenir les actions ouvrières, organiser des comités de lutte, etc.*

— *C'est drôle ! Dans vos classes, vous refusez de remplacer le discours réactionnaire traditionnel par un discours révolutionnaire mais, après la classe, vous retrouvez surtout les mots... rien que les mots !*

Et c'est là que le débat commence entre nous « militants », tant bien que mal, d'une pédagogie Freinet que nous nous refusons à définir comme un dogme, d'une façon close, et dont nous disons tous, cependant, ne pratiquer qu'une infime fraction...

LA PEDAGOGIE FREINET, EST-CE UNE TECHNIQUE OU UNE TECHNIQUE DE VIE ?

Est-ce qu'avec les adultes on a les mêmes relations de respect, d'écoute, de confiance, de compréhension qu'avec les enfants ? Cela signifierait qu'on a abandonné toute attitude hiérarchique : on ne respecte pas un uniforme, une casquette galonnée, mais un individu nu. Et là, double conséquence : d'une part, on n'utilise plus nos détroques sociales — aussi bien coupées soient-elles ! — pour faire pression sur autrui ; d'autre part, on ne respecte ni inspecteur, ni préfet — ni dieu ni maître, me souffle je ne sais qui ! —, et on se comporte avec eux comme avec n'importe qui ! Le difficile, c'est de pratiquer ça naturellement, sans ostentation !

Pareille attitude commence au seuil des cuisines. Les tâches ménagères (faire les courses, inventer les menus, faire la bouffe, le ménage, s'occuper des enfants, faire la lessive, le repassage, le ravaudage...) sont-elles réparties coopérativement ? Les enfants, s'ils y participent, le font-ils par contrainte ou parce qu'ils se sentent responsables au même titre que les adultes ? D'ailleurs, ont-ils droit à la parole autant que les élèves ? Se refuse-t-on l'abus de pouvoir ?

La famille est-elle un lieu privé s'opposant à un lieu public ?

Et comment réagit-on, sollicités par les tentations de promotion sociale ? Quand ça nous titille, où est-ce qu'on se gratte ? Au portefeuille ou à la boutonnière ? Sommes-nous capables d'abandonner toute attitude de concurrence, d'affrontement, de compétition, vis-à-vis des autres ?

J'ai besoin des autres, besoin d'avoir des relations affectives avec les autres, sinon je dépériss (cf. *La biologie de la solitude* dans *La Recherche* d'avril 75).

Je rêve d'un monde où personne ne se choquerait que je m'occupe d'un gosse, dans la rue, comme je m'occupe du « mien » ; d'une langue où, pour parler de ses proches, on pourrait éviter le possessif : MA femme, MON mari ; d'une vie sociale où se mettre à parler au voisin de train ne serait pas considéré comme une provocation, ni comme une façon de combler un temps mort ; d'un mode de relation où l'évidence de la tendresse ou du désir ne devrait pas passer par des stéréotypes, des banalités, des détours, ni par des couloirs rigides spécifiés : « comportement de l'homme », « comportement de la femme ». D'une société où chacun refuserait, tout simplement, ensemble, de mener à bien les tâches ou les réformes imposées par la classe au pouvoir pour maintenir le système capitaliste. D'un monde où **haut** et **bas** ne serviraient qu'à désigner des accidents de terrain !

Dois-je condamner d'emblée ma propre génération en projetant l'espoir sur un peuple futur que mon grignotement éducatif aura rendu apte à ça ? Sujet académique pour concours d'entrée à l'école normale (session 1975) : « L'éducation dont on rêve est celle qu'on n'a pas eue. » Commentez et discutez.

La pédagogie Freinet vingt-quatre heures sur vingt-quatre implique aussi qu'on ne se sacrifie pas, soi, à autrui. On n'est pas simplement à l'écoute des autres, on exige, on doit exiger, que d'autres soient à l'écoute, pour soi. L'implication est réciproque... ça évite de disserter sur les dangers moraux qu'on fait courir aux autres quand les vilains démons qu'on cache sous nos fronts se livrent aux yeux d'autrui !

La pédagogie Freinet vingt-quatre heures sur vingt-quatre, c'est une attitude révolutionnaire au niveau du vécu et non plus du discours. C'est une façon d'unir, dans une pratique quotidienne matérialiste les antagonismes formels entre révolution politico-économique et révolution idéologique, une façon de court-circuiter les deux affirmations idéalistes :

— *Faisons d'abord la révolution (sous-entendu : renversons le pouvoir central) et les mentalités changeront APRES !*

— *Il faut d'abord changer les mentalités par l'éducation (ici, discours exaltant l'école publique pour tous), APRES, le pouvoir central tombera de lui-même !*

O discours manichéistes du bien et du mal, de l'avant et de l'après, du haut et du bas !

La pédagogie Freinet vingt-quatre heures sur vingt-quatre, c'est la révolution quotidienne, sans douleur, qui remet en question, fait se remettre en question, transgresse, renverse, combat, chaque jour, imperceptiblement, niant le mythe du Grand Soir qui permet de rejeter tout ça aux lendemains qui chanteront, refusant ainsi qu'on s'endorme dans son confort moral bourré de convictions, de certitudes et de bonne conscience, pour se réveiller de temps en temps, en 36, en 68, quand les événements extérieurs vous bottent tellement l'imaginaire que vous dégringolez d'un seul coup, à grand mal, les trois étages accumulés au pied de votre immobilisme.

Alors, on s'y met ?